

—Mais je veux tout cela auparavant. Papa m'a dit qu'à dix-huit ans je serais officier.

—C'est que ton père t'a jugé d'après lui. Au surplus, cela dépend de toi. En attendant, tiens... lorsque tu auras cassé ton sabre, tu en achèteras un autre.

Et Napoléon avait tiré de sa poche une pièce de quarante francs, et la lui avait donnée. Il engagea ensuite M. Achille à continuer de jouer avec ses petits camarades, et recommanda à tous de faire un peu moins de bruit, si cela leur était possible.

—Adieu, mes petits amis, leur dit-il en les quittant : amusez-vous bien ; mais surtout ne vous battez pas pour de bon, je vous le défends.

Ce serait se tromper que de croire que la recommandation de Napoléon fut suivie à la lettre. Le petit Adolphe, jaloux sans doute de ce que l'empereur avait donné à Achille de quoi acheter un autre sabre, tandis que lui n'avait eu que l'épée tirée, lui chercha querelle sous prétexte qu'il ne voulait pas le laisser le premier à la tête, bien que les autres ne fussent pas plus grands que lui. La dispute s'étant échauffée, ils allaient en venir aux mains, lorsque madame de la Rochefoucault, suivie des mamans, vint les prévenir que le goûter les attendait. A ce mot magique, les sentiments de haine qui animaient les deux petits rivaux furent oubliés, pour faire place au désir et à la certitude de se bien régaler.

La petite troupe s'étant mise sur deux rangs, en laissant de côté le privilège de la taille et du grade, se dirigea au pas accéléré, en exécutant des *rrrran plan plan*, avec accompagnement obligé de tambours et de trompettes, vers la citadelle en question, où un buffet magnifique avait été dressé comme par enchantement. L'impératrice était accourue sur le passage de ses petits protégés pour les voir encore une fois, et de ses blanches mains s'était bouché les oreilles tant que le défilé avait duré.

Neuf ans s'étaient écoulés ; c'était au commencement de 1814 ; l'Europe, qui naguère encore obéissait aux ordres de Napoléon, s'était liguée contre lui. La grande armée avait fait des prodiges. Après autant de victoires que de combats, fort du succès de chaque jour, l'empereur était venu le 6 mars s'établir à Craonne, et pour ainsi dire se cramponner au milieu des bivacs de l'armée russe, concentrée sur tous les points environnants.

Là, pendant la nuit, il reconnut lui-même les différentes positions de l'ennemi, et le lendemain à la pointe du jour, toute l'armée se déploya pour livrer bataille. A huit heures du matin, les cris des soldats signalèrent la présence de l'empereur, l'action s'engagea. C'était de la possession définitive d'un plateau, pris et perdu alternativement, que dépendait le succès de la journée. La grande difficulté était de pouvoir s'y maintenir, après s'en être emparé une dernière fois. Il est quatre heures ; déjà le jour commence à baisser et rien n'est encore décidé. Napoléon jette un regard indécis sur sa vieille garde, qui est là derrière lui, immobile, mais impatiente... Il n'a qu'un mot à dire, et tout peut finir en un instant. Peut-être va-t-il le prononcer, ce mot, lorsque tout à coup un aide de camp arrive à bride abattue, en criant :

—L'empereur !... l'empereur !... où est l'empereur ?

Napoléon sort aussitôt du groupe de son état-major, et s'avance couvert de boue, car il n'y a qu'un instant qu'il a roulé avec son cheval dans un fossé.

—Qu'est-ce ? dit-il, me voilà. que me veut-on ?

—Sire, reprend l'aide-de-camp en mettant pied à terre, nous sommes maîtres du plateau.

—Enfin !... s'écrie Napoléon en élevant les bras ; qu'on amène mon cheval !

Et tandis que Roustan tient l'étrier, il continue de s'adresser à l'aide-de-camp, qui, la figure pâle, l'habit couvert de sang, semble à peine avoir la force de se tenir debout.

—Qui vous envoie ?... Est-ce le maréchal ou votre général ?

—Sire... ce n'est pas mon général ; il a été tué sur le plateau par les grenadiers russes... et... moi-même... je...

Il n'en put dire davantage : ses yeux se ferment, il chancelle et tombe.

—Qu'on prenne le plus grand soin de cet officier, dit Napoléon d'une voix émue ; il est capitaine... Un moment, messieurs, attendez ! Et détachant sa croix aussitôt, il se baisse et la place sur la poitrine du jeune aide-de-camp, blessé mortellement. Celui-ci fait un dernier effort ; il saisit la main de l'empereur, et, la portant à ses lèvres, lui dit d'une voix entrecoupée et presque éteinte :

—Ah ! sire... je meurs content, je l'avais bien dit à Votre Majesté, il y a neuf ans, à Saint-Cloud, que je serais digne un jour de porter cette croix... Sire, vous ne me reconnaissez donc pas ?... Je suis Achille Zaluski... Dites à mon père que je suis mort digne de lui !... quant à ma pauvre sœur...

A ces mots sa tête se pencha, ses lèvres s'agitèrent encore ; mais on n'entendit plus rien. Pendant ce temps Napoléon l'avait regardé avec attention et comme en cherchant à rappeler un souvenir confus ; les dernières paroles du jeune aide de camp le firent tressaillir.

—Oui, oui, noble enfant, je m'en souviens, dit-il d'une voix étouffée par l'émotion qu'il éprouvait. A cheval, messieurs, ajouta-t-il en élevant la voix ; puis, en passant le front d'un escadron de la garde rangée en bataille, il s'écria :

—Hors de selle grenadiers ! la bataille est gagnée.

Il continua sa route, suivi de son état-major et aux cris prolongés de vive l'empereur, qui se faisaient entendre sur toute la ligne.

Alors quelques-uns des grenadiers qui venaient de mettre pied à terre s'approchèrent d'Achille, dont le corps était resté gisant près de son cheval couvert d'écume. L'un d'eux, après l'avoir considéré quelque temps en silence, hocha la tête, et se croisant les bras sur la poitrine, murmura d'un ton de compassion :

—Pauvre lieutenant !... si jeune encore Napoléon le fait capitaine ; il lui donne sa propre croix... Eh bien ! pas du tout ! plus personne !... Ce n'était pourtant pas là le cas de mourir.

—Qu'est-ce que tu marmottes là, à toi tout seul ? reprend aussitôt un brigadier qui s'était penché sur le corps du jeune homme, croyant qu'il respirait encore. Quelle bêtise !... puisque le lieutenant lui avait promis, il y a neuf ans, de se faire tuer aujourd'hui ; tu n'as donc pas compris ce qu'il a dit ?

Le lendemain, Achille reçut les honneurs dus aux braves qui meurent pour la patrie. Deux jours après, et tandis que Napoléon prenait toutes ses dispositions pour enlever Rheims aux alliés, apercevant le général Zaluski, il le fit appeler.

—Général, lui dit-il d'un ton grave, votre fils est mort au champ d'honneur : le saviez-vous ?

—Sire, je le savais.

—Il a une sœur, n'est-ce pas ?

—Oui, sire... Elle n'avait plus que lui et moi.